

courrier des lecteurs



■ littérature africaine

Nous reproduisons, ci-dessous, la réponse d'Alain Ricard à la lettre de M. Cornevin, publiée dans notre numéro 58.

Sur le fond de la lettre de M. Cornevin, que vous avez publiée dans le numéro 58 de Rpc, p. 92, ayant trait à mon article sur Félix Couchoro, Rpc numéro 57, p. 47, je tiens à apporter les précisions suivantes :

- Je sais évidemment quand Couchoro est mort, et la note qui dit 1970 doit être une erreur d'impression, que j'ai omis de corriger à la relecture du texte. L'article précise cependant, ligne 20, page 52, qu'il a cessé d'écrire en 1968.
- Ce n'est pas moi mais Félix Couchoro lui-même, dans une lettre à Albert Gérard donnée en annexe de ma thèse, page 671, qui donne 1960 comme date de son entrée au service de l'information.
- Par presse coloniale, j'entends presse publiée à la colonie : cela peut-il tromper le lecteur ?

- Enfin, la « gloire » due à la publication de « L'esclave » aurait sans doute mérité des guillemets, puisqu'elle qualifie la carrière de F. Couchoro telle qu'il la voyait lui-même...

■ politique linguistique

Nous publions ci-dessous le document que Mme Rakowska-Jaillard, spécialiste de sciences de l'éducation, nous envoie, concernant la série de fiches linguistiques publiée par Rpc depuis le numéro 47-48, et signée par Joseph Poth.

langue française et développement

Les suppléments aux numéros 56 et 57 de « Recherche, Pédagogie et Culture », loin de rassurer le pédagogue, devraient accroître son inquiétude.

Nous nous attacherons particulièrement à la question n° 3 du premier

thème, puisqu'elle a été posée par 90 % des 800 maîtres et futurs maîtres qui ont participé à l'enquête.

Rappelons cette question.

Nos langues africaines sont-elles suffisamment riches et efficaces pour pouvoir être utilisées comme véhicule et objet d'enseignement ?

La réponse proposée est, sur le plan cognitif — plan dont l'importance n'échappe à personne :

— L'étude des langues nationales comme objet d'enseignement introduit l'enfant dans un univers logique et un **mode de pensée typiquement africain** (souligné dans le texte) (les structures linguistiques sont un reflet des structures logiques sous-jacentes à la langue).

— La découverte du système de fonctionnement de la langue **procède des apprentissages cognitifs** au même titre que la découverte des relations logico-mathématiques.

C'est bien notre avis... concernant toutes les langues. Aussi, pour ce qui est des langues africaines en tant qu'objet d'enseignement, on peut dire ce qu'on dit de toute langue : indéniablement sa connaissance enrichit l'indivi-

du. Si, en plus, elle lui apporte un épanouissement affectif, ce qui est généralement le cas pour la langue maternelle, c'est encore mieux.

Pour ce qui est des langues africaines comme véhicules d'enseignements (au pluriel), la réflexion s'impose : de quels enseignements ?

La langue française — comme toute langue — n'est pas seulement un moyen de communication. C'est une façon de **penser**, une façon de **voir** le monde. Elle structure l'esprit. D'autres langues possèdent d'autres richesses. Aucune ne les possède toutes. On peut préférer **sa** langue, mais il faut en reconnaître les caractéristiques — plénitudes et manques — et leurs conséquences au niveau du conditionnement mental. Il appartient aux pédagogues et aux linguistes d'en faire prendre conscience aux locuteurs.

Le fait qu'il y ait une très faible proportion de scientifiques parmi les Africains devrait donner à réfléchir. Également le fait qu'à l'université les étudiants qui parlent bien français se trouvent beaucoup plus souvent à la Faculté de sciences ou de médecine qu'à celle des lettres. Les raisons nous en paraissent évidentes.

On s'intéresse à ce qu'on sait nommer. On analyse un phénomène à l'aide des symboles — linguistiques, mathématiques ou autres — dont on dispose. Les esquimaux connaissent remarquablement les caractéristiques de la neige — ils ont 80 mots pour les désigner. Qui de nous prétendrait les concurrencer dans ce domaine ?

Les langues africaines ne possèdent, dans leur ensemble, ni le vocabulaire précis, ni les structures logico-grammaticales permettant d'exprimer les rapports qui sont à la base des notions scientifiques. En guise d'illustration, je ne veux citer que trois exemples vécus.

Un jour, à l'Université de Lomé, le professeur de chimie était fort mécontent parce que ses étudiants, ayant fait une analyse en laboratoire, avaient trouvé des résultats aussi variés que fantaisistes. « Il suffisait pourtant de mettre le réactif et de regarder à quoi il vire, à quelle nuance ! » s'exclamait-il.

Je lui suggérai de procéder à une vérification d'ordre psycho-linguistique. Nous distribuâmes des bandes de

papier coloré aux teintes de l'arc-en-ciel et nous demandâmes aux étudiants de les découper selon les couleurs telles qu'ils les désignent dans leurs langues maternelles. Nous fûmes surpris de constater qu'ils n'utilisaient que quatre noms de couleur (dans certaines langues africaines il n'y en a que trois, voire deux !) et que le même mot désigne, par exemple, le jaune et le rose. Beaucoup de teintes n'ont pas de nom.

Tous ces étudiants connaissaient les mots français **rouge**, **jaune**, **vert**, **bleu**, etc., mais comme ils ne s'en servent jamais dans la vie courante, ces termes ne recouvrent, pour eux, aucune réalité. On avait touché du doigt la cause des résultats aberrants trouvés au labo de chimie.

Un autre jour, un instituteur vint me demander conseil.

« Madame, dit-il, je suis chargé d'une classe de mathématiques en langue nationale et je voudrais enseigner à mes élèves les figures géométriques. Or, dans notre langue, il y a un mot pour dire **cercle** et un mot pour désigner toutes les autres figures. Comment m'y prendre ? » Que pouvais-je lui répondre sinon : « Enseignez-les en français ou bien inventez des mots nouveaux dans votre langue que personne ne connaîtra, sauf vous et vos élèves ! »

Depuis cet entretien, j'ai cessé de m'étonner qu'il y ait si peu de géomètres parmi les Togolais.

J'ai dirigé une classe expérimentale d'informatique dans l'enseignement secondaire. Les élèves étaient très intéressés. Cependant, certains algorithmes de base tels que le **ou** exclusif ne « passaient » pas. Là encore, je constatai l'absence de la notion de contradiction dans la langue locale.

On pourrait multiplier de tels exemples dans de nombreux domaines.

Comment un enfant qui n'a pas connu certains concepts fondamentaux, absents de sa langue, les maniera-t-il plus tard ? A quel âge doit-on, acquérir une langue pour que ses structures mentales ne nous demeurent pas à jamais étrangères ? A douze ans les jeux sont faits. Quelques individus très doués garderont la souplesse d'esprit nécessaire à l'acquisition de structures nouvelles — ce sont les exceptions. Les

maîtres le savent ou le sentent. Les parents appartenant aux classes privilégiées le comprennent si bien que ceux-là mêmes qui prennent la décision de scolariser les enfants de leur pays en langues locales envoient leurs propres enfants, dès l'école maternelle, dans des établissements où l'on pratique une langue internationale, ou bien à l'étranger. Ils savent aussi que qui ne connaît que la langue de son pays, voire de sa région, ne peut entendre qu'un son de cloche et demeure fermé au reste du monde. Ceux qui croient sincèrement que les langues africaines éveillent l'esprit des enfants aux sciences exactes, qu'elles les disposent à entrer dans le monde moderne des techniques, de l'ordinateur, ne connaissent pas ces langues et n'ont jamais enseigné les mathématiques, la physique, la chimie ou l'astronomie en Afrique.

Il se peut que l'approfondissement des langues africaines permette un jour d'établir d'autres rapports entre les choses de la vie que ceux que le monde dit développé a établis et exploités. (La connaissance d'une langue européenne ne saurait les en empêcher.) Mais c'est une science à naître. Si l'on veut profiter de celle qui existe et des techniques qui en découlent, on ne peut faire autrement que de s'approprier l'outil qui a servi à l'élaborer et qui continue à la perfectionner : l'outil linguistique.

Dans la mesure où l'on ressent la connaissance d'une langue européenne comme une aliénation, on devrait rejeter la technologie infiniment plus aliénante. Cependant, parmi ceux-là mêmes qui prônent l'authenticité et vouent l'acculturation aux gémonies, je ne connais pas un seul qui renoncerait aux bienfaits de cette culture qu'il rejette faute de pouvoir la comprendre (au sens étymologique : prendre avec, faire sien). L'expérience nous a montré que le transfert des technologies presse-bouton ne sert à rien si la formation des hommes ne l'accompagne pas. Cette formation est nécessairement intellectuelle, dont culturelle et linguistique. Si l'Afrique veut prendre sa place dans le monde de demain, il faudra bien qu'elle devienne bilingue, et pas seulement dans ses classes dirigeantes. Pour être réel, ce bilinguisme devra être précoce. Alors, pourquoi reculer pour mieux sauter ?

Claude Rakowska-Jaillard
Université du Burundi